

—Que voulez-vous qu'un pauvre marchand autrichien vous dise, mes seigneurs, sinon qu'il tombe de fatigue et meurt de faim ; votre armée a fait merveille ; chantez ses victoires c'est trop juste ; heureux les peuples victorieux !...

—Tu n'es donc pas Allemand ? demanda un autre questionneur.

—Autrefois je l'étais ; depuis Sadowa je n'appartiens plus à la confédération germanique ; d'ailleurs, la politique m'est indifférente ; pourvu que marche mon petit commerce, je m'occupe fort peu du reste.

—Tu es juif, n'est-ce pas ?

—Enfant d'Israël.

Et tu vas ?

—En Bohême.

—Qu'es-tu venu faire à Francfort ?

—Voir un de mes neveux, et vendre ma marchandise, pour compenser les frais de mon voyage.

—Il y a trop de tes pareils parmi nous.

—D'autant plus que ce sont pour la plupart des espions au service de l'ennemi.

—Je ne suis point un espion répartit Gaston.

—As-tu tes papiers ? demanda le bourgmestre qui venait d'arriver.

—A quoi bon des papiers, quand on voyage en pays ami ; depuis si longtemps que je parcours l'Allemagne, c'est la première fois qu'on me fait cette question.

—Alors tu n'as pas de papiers ?

—Je n'ai rien que mes défroques, que je désire vous vendre, si quelqu'un d'entre vous en a besoin.

—Ce n'est pas clair cela, s'écria un Allemand ; où habites-tu ?

—Je n'ai point de domicile fixe, répliqua le prisonnier évadé ; je voyage un peu partout, tantôt mon commerce m'appelle en Hongrie, je vais à Prague ; tantôt en Serbie, je vais à Belgrade ; des liens de famille m'ont appelé à Francfort, et je suis accouru.

—Combien de temps vas-tu rester ici ?

—Je me remets en route tout à l'heure.

—Où vas-tu coucher ?

—A Bensheim.

Les convives haussèrent les épaules ; ce juif ne leur portait point ombrage ; c'était un être inoffensif, voilà tout.

Gaston de Vaunaye resta une demi-heure encore à la table où il s'était assis ; il fuma sa pipe comme le fait tout bon Allemand qui rumine ; puis, après avoir payé son repas, il sortit sans précipitation de l'hôtellerie.

Où aller, par cette nuit de fin de janvier, sans étoiles au ciel et sans direction connue, en pays ennemi ? Il ne fallait pas songer un instant rester à l'hôtellerie du *Pelican doré*, c'était courir à une arrestation certaine, et la mort était au bout. Il venait de se tirer d'affaire ; mais serait-il aussi heureux si la même occasion se présentait ; le doute était permis.

Malgré la fatigue qu'il éprouvait, Gaston se remit résolument en marche ; vaincre où mourir, n'était-ce pas la devise française ? l'officier en avait vu bien d'autres !

D'après les indications de son ami William Buchmann, il devait toujours obliquer à droite ; il suivit donc de point en point l'avis donné dans son intérêt.

Pendant une heure, il marcha encore sur la route déserte, mais ses forces, enfin le trahirent ; aller plus loin était chose impossible. Trouvant une anfractuosité creusée dans une roche bordant le chemin, il s'y réfugia, remerciant Dieu de l'avoir sauvé pendant cette journée ; il s'étendit sur la terre, et songeant à la France malheureuse et à sa fiancée bien-aimée, il s'endormit.

L'aube dissipait à peine les brouillards de la nuit, sur la morne campagne allemande, que Gaston de Vaunaye était sur pied. Rien de particulier n'avait signalé sa première nuit d'évasion ; il s'avança jusqu'à la sortie de la grotte, la route était déserte ; au loin dans les fermes, le coq chantait son antienne matinale et quelques jets de fumée s'échappaient des chaumières voisines, indiquant que la vie reprenait sur la terre.

Notre voyageur se mit résolument en route. Lorsqu'il apercevait au loin un cavalier ou une cariole venant à sa rencontre, il se cachait du mieux qu'il pouvait derrière une haie, au détour d'un chemin, dans un fossé de la route.

Il était près de midi quand il arriva à Bensheim. La petite ville avait son aspect ordinaire ; il la traversa dans toute sa longueur, sans exciter aucunement la curiosité publique ; parvenu dans un faubourg, il s'arrêta à l'auberge du *Pont du Rhin* et y déjeuna.

—Allons, pensa-t-il, jusqu'à présent tout va bien ; la police allemande me cherche du côté de la Belgique, et je m'achemine paisiblement vers la Suisse ; pas malins ces Teutons !

Le soir, il arrivait à Heidelberg.

Malgré sa bonne envie d'aller plus loin, le lendemain, Gaston de Vaunaye ressentait une telle fatigue des quatre-vingt-sept kilomètres qu'il venait d'effectuer tout d'une traite, qu'il se demanda s'il ne devait pas séjourner le jour suivant dans cette cité.

Depuis son départ, il avait fait la route à pied pour éviter toute rencontre funeste ; mais qui le forçait à continuer son itinéraire de la sorte ? Personne assurément. A quelque distance de Francfort, il y avait péril à se servir de la voie ferrée ; à vingt lieues de sa prison militaire, il n'y voyait aucun inconvénient ; cent soixante kilomètres le séparaient seulement de la frontière, plus tôt il l'aurait franchie, plus vite il serait en sûreté.

Réflexion faite, il partirait le lendemain matin par le train de huit heures et vingt minutes ; à six heures et demie du soir, il n'aurait plus rien à craindre, il serait en pays ami.

Le lendemain, effectivement, Gaston se fit délivrer son billet de chemin de fer pour Bâle et monta dans le train ; il prit place dans un coin du compartiment ; mit une paire de lunettes bleues sur son appendice nasal et parcourut, de la première ligne jusqu'à la dernière, un journal allemand acheté à la gare.

Il y avait peu de voyageurs dans le train ; à cette époque de l'année, alors que l'hiver sévit si durement pour les populations de ces contrées du Nord, il n'y a que les gens vraiment obligés, par leurs affaires commerciales ou autres, qui osent se mettre en route.

A l'autre bout du compartiment, une jeune femme et deux enfants de huit à dix ans, garçon et fille, s'étaient assis, et nul d'entre eux ne semblait désirer lier conversation avec le marchand juif placé à l'autre extrémité de cette voiture. M. de Vaunaye s'acharna donc avec une constance sans égale, après son journal, et ne parut pas même remarquer qu'il y eut des êtres humains près de lui.

Il en était à la troisième page de la *Gazette de Francfort*, lorsqu'il tressaillit involontairement, en lisant l'entre-filet suivant :

« Depuis deux jours, un prisonnier français, interné à la citadelle, manque à l'appel. D'une nature douce et calme, mais maniaque à l'excès, on suppose qu'il a dû être entraîné par des gens sans aveu, dans une des sorties qu'il faisait parfois en ville, et peut-être mis à mal par eux. Quoi qu'il en soit, les recherches les plus actives sont faites pour le retrouver, et son signalement a été envoyé dans toutes les directions. »

« Ah ! diable, pensa-t-il, voilà dix lignes qui me concernent, ou je ne m'y connais plus. "Nature douce et calme," ils sont vraiment charmants ces écrivains de la *Gazette* ; "mais maniaque à l'excès," hum !... voilà qui me met une sourdine à leurs éloges ; "on suppose qu'il a été entraîné par des gens sans aveu", voyez-vous cela ; par le fait, quand on est si maniaque, ça n'a rien d'extraordinaire ; "peut-être a-t-il été mis à mal par eux" : »

« Ah ! peu sympathiques ennemis, ce n'est pas moi qui essaierai de vous détromper, bien au contraire ; persuadez-vous donc de plus en plus, je vous prie, que j'ai été bousculé, flagellé, lapidé et occis par ces gens sans aveu, c'est tout ce que je demande ; "quoi qu'il en soit, les recherches les plus actives sont faites pour le retrouver et son signalement a été envoyé dans toutes les directions." »

« Ce dernier alinéa manque de charmes et me gâte la rédaction des premiers ; "toutes les directions..." c'est un peu vague, mais néanmoins compromettant... Peuh ! quel signalement a pu donner le gouverneur de la citadelle ?... Individu de vingt-huit à trente ans, cheveux bruns, front découvert, yeux bleus, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond. » Je les connais ces signalements stupides, j'ai eu le temps de les étudier au régiment. Voyons, de bonne foi, qui serait capable de le reconnaître sous son accoutrement, à moins d'être sorcier ?... Va, cherche partout ton prisonnier doux et calme, adorable gouverneur, je me moque de toi, maintenant, comme de Collin-Tampon. »

Et le train filait toujours ses dix lieues par soixante minutes, à deux heures cinq, montre en main, il entra en gare d'Offenbourg.

Gaston remarqua une certaine animation sur le quai ; des soldats assez nombreux et armés, se précipitaient d'un bout du train à l'autre, dévisageant tous les voyageurs qui descendaient, et semblant chercher quelqu'un.

« Mauvaise rencontre, » pensa M. de Vaunaye.

Comme il allait au-delà d'Offenbourg, il se garda bien de quitter son compartiment et même de mettre le nez à la portière ; plus que jamais il se plongea dans la lecture de son journal pour se donner une contenance et attendit impatiemment l'instant du départ.

—Il n'y a personne, major, qui réponde au signalement donné, parmi les voyageurs descendus, dit un soldat à un officier qui commandait le poste.

—Vous m'en répondez, Guthlen ?

—J'en réponds, major.

—A-t-on visité les voitures ?

—Non.

—Faites le rapidement, avec vos camarades.

Aussitôt un soldat entra dans chaque compartiment et passa en revue tous les voyageurs qui s'y trouvaient encore. Guthlen pénétra dans la voiture de Gaston :

—Où vas-tu ? dit-il au prétendu marchand juif.

—A Bâle, répondit celui-ci, montrant son billet de chemin de fer.

—Comment t'appelles-tu ?